

CHAPITRE PREMIER

Pourquoi Verdun ?

En 1915, la « totalisation », voire la mondialisation, de la guerre avait beaucoup progressé. L'année avait été dominée d'abord par les engagements massifs et très coûteux en hommes des lacs Mazures, et par la bataille autour du fort géant de Przemyśl en Galicie, où Russes et Autrichiens avaient subi des centaines de milliers de « pertes » de toutes sortes. Puis était venue l'opération de Gallipoli, la presqu'île turque où les Alliés tentèrent – vainement – de vaincre les Turcs pour les faire sortir de la guerre et amenuiser ainsi les ressources allemandes en matières premières et en vivres. Sur le front ouest, Joffre avait cherché à percer les lignes allemandes à plusieurs reprises de mars à octobre, en lançant des offensives en Artois et en Champagne. Ce furent des engagements gigantesques : 10 corps d'armée avec 1 100 pièces lourdes et 1 450 pièces de campagne pour la seule seconde bataille de Champagne, qui dura douze jours fin septembre et fit progresser l'armée française de 4 km, bientôt perdus. Il en résulta d'énormes pertes : 370 000 soldats français furent tués dans l'année, soit 31 000 par mois¹.

Histoire d'une décision : saigner la France ?

Ce contexte suscita en Allemagne un débat très vif entre Hindenburg et Ludendorff d'une part, les deux vainqueurs de Tannenberg qui commandaient l'armée de l'Est, et de l'autre le commandant en chef de l'armée de terre Falkenhayn. Leur

désaccord portait sur un point capital : pour gagner la guerre, sur quel front l'Allemagne devait-elle faire porter ses efforts ? Hindenburg et Ludendorff donnaient la priorité au front oriental, quitte à dégarnir autant que possible le front ouest. Pour Falkenhayn, l'important était de faire sortir la Grande-Bretagne de la guerre, et, pour y parvenir, de battre la France, car l'armée britannique était inopérante sans elle. Jugeant imminente une forte offensive conjointe des Anglais et des Français, sa priorité était d'y faire obstacle. Surtout, l'échec des offensives françaises l'avait persuadé, comme beaucoup de dirigeants et d'observateurs allemands, que la France était épuisée : elle était maintenant si profondément affaiblie que le moment était venu de lui infliger une défaite définitive.

Le général von Tappen, chef du « bureau des opérations » du GQG allemand, a parfaitement résumé l'image que se faisaient les Allemands des Français. En septembre 1932, aux historiens du Reichsarchiv qui lui demandaient si le commandement supérieur n'avait pas sous-estimé les Français en 1915, voici ce qu'il répondit :

Ils [les Français] étaient en effet assez inférieurs. Sans doute, le Grand Quartier général s'est-il trompé à beaucoup d'égards. Ainsi lors de l'offensive initiale quand on a pensé que les Français étaient ébranlés par les premières batailles. Nous nous étions dit, dans la période de paix, et d'une façon constante, que les Français ne disposaient pas de réserves pour combler leurs pertes. Où auraient-ils pu trouver des ressources nouvelles ? Ce peuple, relativement petit par le nombre, n'en avait pas. Il devait se saigner. [...] Il est certain qu'on a commis des fautes d'appréciation sur les Français².

Falkenhayn

Erich von Falkenhayn, chef de l'armée de terre allemande de 1914 à 1916, est un personnage peu ordinaire. Né en 1861 en Prusse-Orientale dans une famille de hobereaux, de *Junker*,

parfaitement orientée vers la vie militaire, il était entré à 10 ans comme cadet dans une école militaire, ce qui le conduisait directement à une carrière d'officier. Lieutenant à 19 ans au régiment d'infanterie 91 d'Oldenbourg, il fut admis à l'Académie de guerre en 1887, puis il entra au grand état-major général à Berlin, où il servit dans la section topographique et ferroviaire. Capitaine en 1893, après avoir servi en garnison et en état-major, il fut mis en disponibilité en 1896 pour partir en Chine conseiller l'armée impériale. Il revint brièvement en Allemagne, puis repartit en Chine dans l'état-major du corps expéditionnaire d'Asie orientale à Kiautschou (1899). Pour un militaire de carrière, ces expériences sortaient totalement de l'ordinaire. Ses rapports étaient très appréciés et le Kaiser lui-même s'intéressa à cet officier particulièrement doué. C'est pourquoi sa carrière se précipita. En 1912, il fut nommé à la tête du IV^e corps d'armée de Magdebourg au grade de major général. Très proche du Kaiser et de sa cour, il avait la réputation d'un esprit parfaitement indépendant, ironique et même cynique. Grande fut donc la surprise quand le Kaiser le nomma ministre de la Guerre en juillet 1913.

La défaite de la Marne entraîna le remplacement de Moltke par Falkenhayn comme chef d'état-major général. Bien que les armées allemandes et austro-hongroises aient remporté en 1915 plusieurs succès, de Gorlice-Tarnów à Salonique, Falkenhayn restait convaincu qu'il était impossible à l'Allemagne de remporter une victoire sur tous les fronts. C'est pourquoi il insistait sur la nécessité de séparer les Français et les Britanniques, d'une part en menant une guerre sous-marine totale contre l'Angleterre et d'autre part en affaiblissant la France par une offensive sur Verdun.

Le choix de Verdun

Quand on pose la question « Pourquoi Verdun ? », pourquoi attaquer une forteresse de tout premier ordre que les experts

militaires allemands avaient jugée imprenable très peu de temps avant la guerre³, la réponse semble s'imposer d'elle-même : Falkenhayn n'a-t-il pas dit, dans son très fameux « mémorandum de Noël » 1915, qu'il fallait attaquer Verdun, parce que c'était là que les Français seraient forcés de tout donner pour résister ? Et que, par conséquent, on pourrait les y « saigner à blanc » et les faire sortir de la guerre ?

[...] la France est parvenue, sur le plan militaire, à la limite du tolérable, et encore grâce à un sacrifice d'elle-même qu'il convient de saluer comme il se doit. Si l'on réussit à persuader son peuple qu'il n'a plus rien à espérer sur le plan militaire, alors cette limite sera dépassée, et le bras séculier de l'Angleterre anéanti. C'est la raison pour laquelle la méthode de la percée en masse, qui est d'ailleurs douteuse sur le plan du résultat et bien au-dessus de nos forces, n'est pas nécessaire. Même avec des forces limitées en nombre, le but que nous poursuivons peut être atteint. Derrière les lignes françaises le long du front de l'Ouest, il y a suffisamment d'objectifs, dans tout le pays, que le gouvernement français sera forcé de faire défendre. Qu'il le fasse, et alors les forces françaises vont s'épuiser, car il n'y a pas d'issue, et peu importe dans ce cas que nous atteignons notre but ou pas. S'il ne le fait pas, alors le but que nous poursuivons est à portée de la main et l'impact sur le moral de la France sera immense⁴.

Pour beaucoup d'historiens de Verdun, le mémorandum que Falkenhayn prétend avoir remis au Kaiser avant Noël 1915 a longtemps constitué un point de départ obligé, voire évident. Mais nous sommes convaincus qu'en réalité il n'a pas existé, pour une raison majeure : il est bâti sur une affirmation qui, à Noël 1915, est totalement gratuite – l'affirmation que Verdun a une telle importance que les Français s'acharneraient à défendre cette place, qu'ils s'y accrocheraient coûte que coûte, et donc que c'était le meilleur lieu pour une attaque qui les « saignerait ». Il suffirait donc à l'armée allemande d'agir avec efficacité, en bombardant le terrain sur un secteur limité et en y envoyant

« des forces limitées en nombre », ce qui n'obligerait pas le haut commandement à dégarnir d'autres fronts.

C'est en fait ce qui s'est passé, mais cet argumentaire repose sur un anachronisme évident : Verdun n'avait pas, avant la bataille de 1916, le statut symbolique que lui prête, à tort, le mémorandum de Noël⁵. Et il n'est pas certain que le but de Falkenhayn ait été de « saigner à blanc » les Français, comme il l'affirme encore en 1919 dans un article publié par une revue militaire spécialisée où il répond à ceux qui lui reprochaient l'échec de son offensive :

La prise de Verdun n'avait aucune importance immédiate pour l'Allemagne. Elle n'était qu'un but idéal. En revanche, le but réel était d'ouvrir une plaie profonde dans le corps de la France et de la tenir continuellement ouverte de manière qu'à la longue l'hémorragie entraîne la mort⁶.

En effet, à l'encontre de ce récit sanguinaire, on ne trouve rien de tel dans le plan initial de Falkenhayn. À défaut de sources directes, qui ont malheureusement disparu pour l'essentiel dans le bombardement du Reichsarchiv en avril 1945, nous disposons de journaux personnels et de témoignages de plusieurs officiers proches de Falkenhayn, qui ont été amplement interrogés dans les années 1920 et 1930 par les historiens enquêtant sur le scandale suscité alors par le mémorandum de Noël. Ces témoignages, utilisés par nombre d'historiens⁷, permettent de comprendre comment et pourquoi Falkenhayn a choisi Verdun pour son attaque majeure.

Le 30 novembre 1915, lors d'une rencontre avec les commandants des armées de l'Ouest à son quartier général de Mézières, Falkenhayn aurait évoqué la situation du front est. Selon Fritz von Loßberg, le chef d'état-major de la 3^e armée, il aurait mis en doute la possibilité d'y poursuivre les opérations jusqu'à obtenir un « anéantissement » de l'ennemi. Il aurait insisté sur la nécessité de conserver l'esprit guerrier des troupes et ordonné de

mettre sur pied de guerre toutes les troupes du front occidental. Mais, conclut Loßberg : « Le général von Falkenhayn n'a rien dit sur les opérations planifiées par le GQG allemand⁸. »

Le 3 décembre, Falkenhayn entretient l'empereur de son projet de passer à l'attaque sur un point du front ouest à définir. Selon le journal de Plessen, l'adjutant général du Kaiser, il « développe face à sa Majesté un portrait très préoccupant de la situation et en conclut que pour arriver à une décision il faut opérer un coup à l'Ouest pour lequel il faudra engager toutes les forces disponibles. Il veut attaquer vers Belfort parce que c'est là qu'on a le meilleur appui de flanc ». Plessen poursuit – on ne sait si la remarque vient de Falkenhayn – en disant que les opérations prévues contre Salonique et Gallipoli ne pourront avoir lieu avant décembre, voire février. Et il termine : « Ainsi la perspective d'une paix risque de prendre des allures de plus en plus languissantes, sauf si l'Entente nous attaque à l'Ouest et, ce faisant, se saignera⁹. »

Il faut le souligner, cette idée que l'Entente, et surtout la France, « se saignera » n'a rien d'original qui puisse définir la stratégie amorcée par Falkenhayn à ce moment-là. Pour les responsables militaires et politiques allemands, dire que la France, en pleine « déchéance », perdrait son sang avant peu était un lieu commun¹⁰. Falkenhayn, dont le cynisme était proverbial, pensait depuis toujours que la France perdait toute force et serait donc particulièrement facile à « saigner »¹¹. Mais cela ne permet pas d'en conclure que le projet « Verdun » était la traduction, au niveau de la stratégie, de ce jugement très négatif sur les Français.

Revenons plutôt à ce qu'a dit Falkenhayn au Kaiser le 3 décembre 1915 : il veut arriver à la décision sur le front occidental, par un coup pour lequel il faut engager toutes les forces disponibles. À ce moment-là, il prévoit d'attaquer Belfort parce que sa gauche s'appuierait sur la Suisse¹². Le terme « forces disponibles » est équivoque, car il n'était nullement prêt à utiliser la réserve stratégique (*Heeresreserve*) de 25 divisions, comme l'auraient voulu certains commandants d'armée, notamment le Kronprinz Wilhelm, chef depuis peu de la 5^e armée, qui allait

mener l'attaque contre Verdun¹³. Celui-ci indique, dans ses Mémoires, que Falkenhayn lui a parlé pour la première fois à la mi-décembre de son idée d'infliger à la France une défaite telle qu'elle provoquerait la rupture de son alliance avec l'Angleterre ; il lui aurait demandé ses suggestions quant au lieu le plus propice à une telle offensive. Il soutient que l'idée de porter l'attaque contre Verdun vient de lui et qu'il la discuta avec son chef d'état-major général, Schmidt von Knobelsdorf.

En fait, ni l'un ni l'autre ne voyaient en Verdun un lieu particulièrement facile à attaquer. Ils ignoraient qu'en 1915 le haut commandement français avait fait retirer de la ceinture fortifiée qui défendait Verdun toute l'artillerie lourde qui lui faisait cruellement défaut sur des secteurs plus actifs du front. Ils ignoraient aussi la relative impréparation des lignes françaises. Mais tous deux voyaient dans le saillant de Verdun une menace permanente pour l'armée allemande, car il permettait aux Français des sorties fulgurantes très dangereuses pour les liaisons entre les différents corps allemands du front occidental. Il s'agissait donc pour le Kronprinz de réduire ce saillant, sans autre idée quant à la poursuite des opérations en vue d'une rupture définitive du front français¹⁴.

L'idée d'une attaque sur Verdun n'était pas neuve en 1915. La 5^e armée y réfléchissait en fait depuis le début de la guerre. En octobre 1914, elle avait sévèrement bombardé les forts de l'enceinte de Verdun. Tout avait été préparé pour une « attaque brusquée » des forts et leur prise rapide (*schnelle Fortnahme*). On avait dès lors créé en toute tranquillité un important réseau de chemins et de voies ferrées ainsi que des abris en vue d'une telle offensive. Mais à la fin de l'année, ces préparatifs avaient été suspendus parce que le haut commandement avait refusé à la 5^e armée le surplus de troupes nécessaire pour une attaque. Cependant, deux de ses corps d'armée restèrent à proximité de Verdun et le commandement ne perdit pas de vue la possibilité d'une attaque sur la place forte. Il construisit même dans ce but, en 1915, une nouvelle ligne de chemin de fer à voie étroite, pour pouvoir amener l'artillerie en masse le cas échéant¹⁵.